

Extrait de mon livre électronique : EPICURE : *Lettre à Ménécée. Texte et Analyse.* (éd. S. Martini, 2015)

§1 du texte :

Epicure à Ménécée, salut.

§1 Nul ne doit, dans sa jeunesse, remettre à plus tard l'étude de la philosophie, ni, dans sa vieillesse s'en lasser. En effet, personne n'est ni trop jeune ni trop vieux pour s'occuper de la santé de son âme. Celui qui affirme, au contraire, que l'on n'a pas encore atteint l'âge de philosopher, ou que cet âge est passé, est semblable à celui qui affirme que l'on n'a pas encore atteint l'âge d'être heureux ou qu'il n'est plus. De sorte que le jeune et le vieux doivent philosopher, afin que celui-ci, bien qu'avançant en âge, reste jeune, en biens, parce qu'il est reconnaissant envers ce qui a été et que celui-là, bien que jeune, soit en même temps un ancien, parce qu'il ne craint pas l'avenir. Il faut donc nous préoccuper de savoir ce qui procure le bonheur, si nous admettons que lui, présent, nous avons tout, mais que lui absent, nous faisons tout pour l'avoir.

(...)

Analyse du §1

Le bonheur ne peut être atteint que par la pratique de la philosophie

[retour au §1 du texte](#) [retour aux questions sur le §1](#)

L'injonction par laquelle débute la *Lettre* («Nul ne doit...») introduit une double négation :

- la philosophie n'est pas une activité réservée à un petit nombre d'individus, mais elle peut et doit être pratiquée par tout le monde ;
- la philosophie n'est pas une activité propre à un moment particulier de notre vie, mais elle doit occuper toute notre vie.

Si les propos d'Epicure s'opposent à ceux de Platon (la philosophie est réservée à ceux qui ont un «naturel philosophe») ou à ceux des Sophistes (la philosophie n'est qu'un jeu d'adolescents et devient une pratique ridicule chez l'homme mûr), c'est qu'il n'entend pas, sous le même mot, la même pratique. En effet, la philosophie n'est pas, comme chez Platon, la recherche de l'essence des choses, ni, comme chez les Sophistes, un entraînement à la persuasion d'autrui, mais elle est ce qui permet d'atteindre le bien recherché par tous et à tout âge : le bonheur.

L'exposé de cette double négation a, tout d'abord, pour fonction de convaincre le lecteur (ici Ménécée, à qui Epicure s'adresse, sans transition, dès le [deuxième paragraphe](#)) de la nécessité de philosopher, puisque tout le monde recherche le bonheur, quel que soit son âge.

Il reste alors à montrer que la philosophie est bien une pratique qui nous mène au bonheur. Car cette affirmation contredit l'opinion courante, qui considère la philosophie comme une occupation inutile et fastidieuse, bien loin de pouvoir nous rendre heureux.

Dans le [§1](#), le lien entre la philosophie et le bonheur est seulement suggéré, par le parallèle judicieusement établi entre les propos de celui qui parle de la philosophie et les propos de celui qui parle du bonheur. Le but recherché est de susciter la même désapprobation, chez le lecteur, lorsqu'il entend affirmer qu'il y a un âge pour philosopher, que lorsqu'il entend dire qu'il y a un âge pour être heureux. Qui plus est, recherche du bonheur, bonheur et philosophie sont une seule et même chose. Car la philosophie n'est rien d'autre que la recherche du bonheur et le bonheur ne peut être atteint que par la pratique de la philosophie.

La philosophie est donc le savoir et la mise en pratique des moyens qui nous permettent d'atteindre le bonheur. L'importance d'un tel savoir exige que nous nous en préoccupions sérieusement. Epicure utilise le verbe *meletein* qui a le sens de «se soucier de», «s'inquiéter de», non au sens négatif du terme, puisqu'il s'agit du bonheur, mais au sens où il faut faire de cette recherche notre occupation principale. Ce [verbe important](#) reviendra au début du [§2](#) et au dernier paragraphe (§11).

Tout le monde, en effet, conçoit le bonheur comme le bien suprême. Ce n'est pas un bien qui serait un simple moyen, pour en atteindre un autre, mais un bien qui est recherché pour lui-même, comme une fin en soi. Il correspond à un état de plénitude parfaite («[nous avons tout](#)»), les autres biens n'étant que de simples moyens pour l'atteindre («nous faisons tout pour l'avoir»).

Remarque : Que le bonheur soit bien considéré comme une fin en soi, c'est ce que la question «Pourquoi voulons-nous être heureux ?» peut faire apparaître. Il nous est, en effet, demandé en vue de quelle fin nous voulons être heureux. Or, il n'y a pas d'autre réponse possible que celle-ci : «Nous voulons être heureux, pour être heureux» ! Ce qui montre bien que le bonheur n'a pas d'autre fin que lui-même, qu'il n'est pas un simple moyen, pour atteindre un but jugé plus enviable.

La conjonction *eiper* (traduite ici par «si nous admettons que») n'exprime pas une nuance hypothétique qui porterait sur l'idée que le bonheur est peut-être le souverain bien (puisque cette idée est admise par tous). Mais elle souligne la nécessité du lien logique (du type mathématique «si A alors B») entre l'hypothèse et la thèse. Si tu admets que le bonheur est le bien suprême (et c'est bien évidemment ce que tu fais), alors tu dois philosopher.

Il faut noter que la nécessité de rechercher ce qui nous procure le bonheur n'est pas évidente. En effet, nous pouvons croire que le bonheur est une question de chance, de fortune (*tukhè*). Epicure minimisera le rôle de la *tukhè*, au [§10](#). De même, on peut croire que le bonheur dépend d'une décision du destin (*eimarmèné*). Epicure rejettera catégoriquement l'existence de l'*eimarmènè*, au [§10](#). Autrement dit, vouloir le bonheur, ce n'est pas attendre passivement qu'il nous arrive, mais en être activement l'artisan.

Cependant, si tout le monde s'accorde pour dire que le bonheur est le bien suprême, il n'en reste pas moins que les opinions divergent à propos de sa nature. En quoi consiste-t-il ?

Epicure l'assimile à «la santé de l'âme». (Le grec dit : «le fait, pour notre âme, d'être en bonne santé, d'être dans un bon état».) Cette image est souvent utilisée par les philosophes de l'Antiquité ; c'est pourquoi, il nous faut déterminer le sens exact que lui donne Epicure.

La santé est un état de non-maladie, c'est-à-dire un état qui n'est pas perturbé par des causes, qui se manifestent sous la forme de fatigue, de douleurs. L'âme a la capacité de réfléchir, mais aussi de ressentir des sentiments, des désirs, ainsi que des sensations qui lui viennent du corps. Une âme, qui n'est pas en bonne santé, a donc des opinions ou des sentiments qui la troublent (comme la peur, la colère). Ces troubles peuvent également avoir pour origine le corps, puisque l'âme ressent la douleur physique.

La philosophie consiste donc à identifier ces troubles, ainsi que leurs causes et à y remédier, c'est-à-dire à savoir comment les éviter. Le bonheur est atteint, lorsque tous ces troubles ont été éliminés et que l'individu est devenu capable d'en éviter de nouveaux. Cet état, dans lequel l'âme n'est en proie à aucun trouble, est appelé «ataraxie» (cf. [§5](#)). C'est un tel savoir qu'Epicure enseigne, comme nous allons le voir au paragraphe suivant.

Notons que la philosophie joue, vis-à-vis de l'âme, le même rôle que la médecine et la gymnastique (chez les Grecs) jouent vis-à-vis du corps. Elle soigne tout d'abord l'âme, puis la maintient en bonne santé.

[retour au §1 du texte](#) [retour aux questions sur le §1](#)